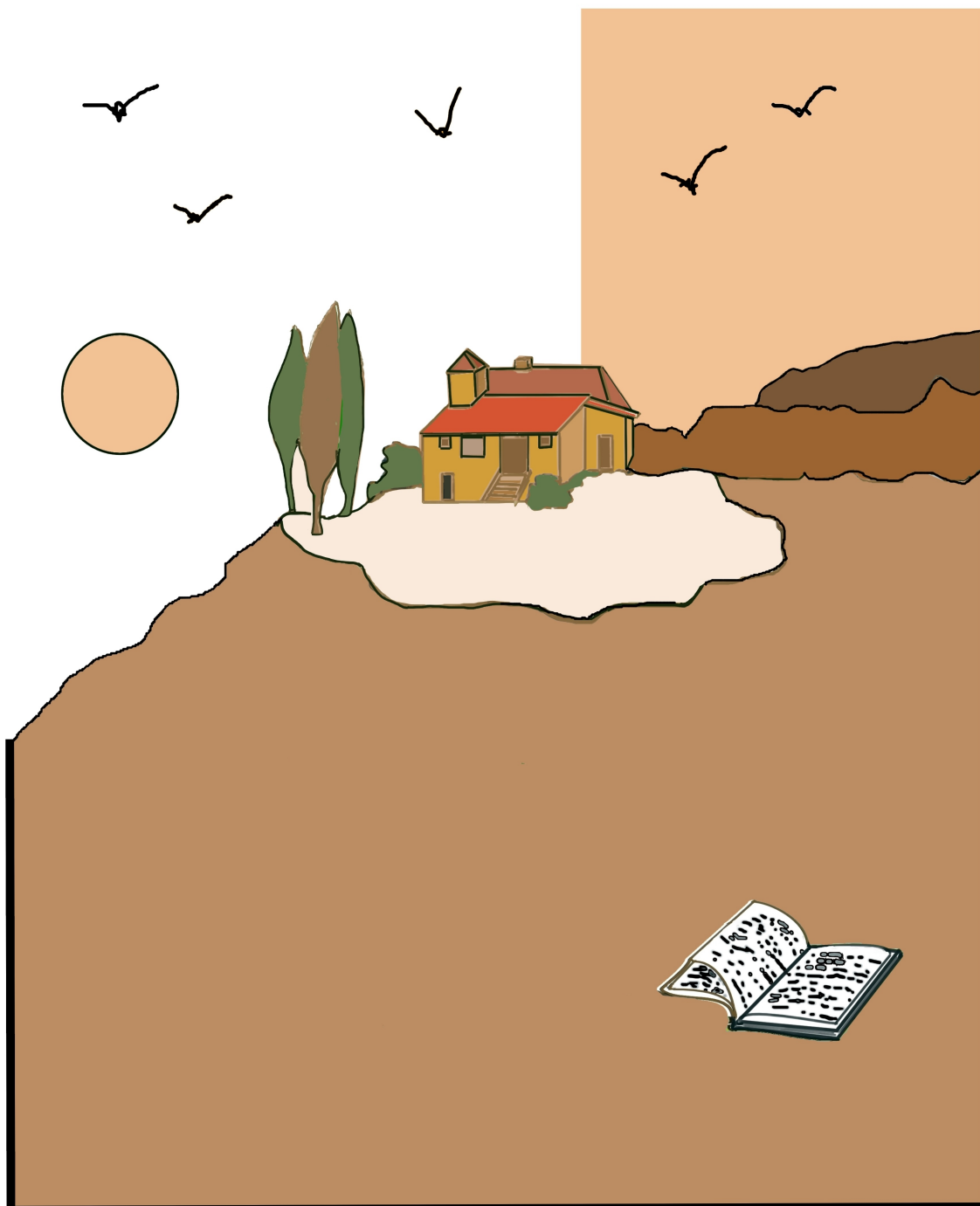


MARC TORRES

BOUGETERRE

Roman



Marc Torres

Bougeterre

© Marc Torres, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6349-5

Couverture : Myriam Bouillo 2024

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

« La Cité sans Aiguilles », Éditions Viviane Hamy 2014

« Anapika », Éditions Librinova 2021

1. Le testament

— Et en plus de l'appartement de la rue Voltaire, votre mère vous laisse une propriété à Mountagat.

Le notaire marqua un temps d'arrêt pour surveiller la réaction de Xavier. Mountagat, vous connaissez ? semblait-il demander, même si ce n'était de sa part qu'une simple rhétorique, avec la politesse ampoulée qui seyait à son rang. Évidemment que les gens connaissaient le patrimoine de leurs parents, sinon dans quel monde vivrait-on ?

Le notable parfait du 16ème, dans son vaste bureau qui fleurait bon le cuir et la moquette champounée. Cheveux blancs impeccablement domptés, costume sur mesure, cravate ajustée avec une petite épingle en or, à la fois discrète et suffisamment visible. Derrière lui, par la fenêtre, le haut de la Tour Eiffel émergeait des arbres de l'avenue.

Mountagat ?

Xavier tentait de convoquer ses souvenirs. Mountagat, cela ne lui disait rien... En face de lui, le notaire dissimulait son irritation sous son masque impassible. Ainsi, il arrivait encore que certaines personnes ne s'intéressent pas aux affaires de leurs parents ? L'époque était affligeante...

Mountagat ?

Xavier inspira brusquement. Mais oui, bien sûr, cela lui revenait... Un coin de sa mémoire s'éclaira doucement, pareil à une immense pièce noire dans laquelle le faisceau d'une lampe réveillerait soudain un objet au sein de milliers d'étagères poussiéreuses.

Mountagat... Il avait quoi, six, sept ans ? Le vague souvenir d'une grande bâtisse au milieu de la garrigue et des vignes. Des images façon puzzle, une pelouse jaunie, des siestes en sueur sous la canicule, des sirops de menthe servis sur une grande terrasse avec une paille et des glaçons.

Ils avaient passé quelques jours de vacances là-bas, avec ses parents... Étrange qu'il l'ait oublié... Et ce qui était étrange, aussi, c'était cette sensation de mal-être que ces souvenirs réveillaient dans son ventre. L'impression que ces vacances n'avaient pas été si bonnes que cela, sans qu'il sache dire pourquoi...

— C'était à ma mère, Mountagat ? s'étonna-t-il à voix haute.

— Eh bien – sourire condescendant du notaire -, oui, d'après les papiers en ma possession c'était à votre mère...

Retenant un soupir, le notaire reprit la lecture du testament. En tant que fils

unique, Xavier héritait de tout, évidemment. Une succession classique, quasiment ennuyeuse, songea le notable tout en lisant l'acte à voix haute. D'autant plus que cette propriété perdue il ne savait où n'était sans doute qu'une ruine sans aucune valeur.

Pour la forme, il vérifia que Xavier n'avait pas de questions avant de lui faire apposer les signatures nécessaires en bas de deux ou trois papiers. À titre personnel, il aurait bien simplifié la loi pour les successions de moins d'un million d'Euros, qui ne présentaient aucun intérêt et faisaient perdre du temps à tout le monde.

Ensuite il se leva, invitant implicitement son client à faire de même.

— Ma secrétaire va vous donner une copie provisoire de l'acte. Dès qu'il sera enregistré officiellement, on vous transmettra le document définitif.

— Mais... Et pour la maison de Mountagat, vous avez les clefs ?

Le vieux notaire eut un sourire crispé. Voilà pourquoi il préférait traiter ses affaires avec des clients plus sérieux, cotés à plus d'un million d'Euros. Eux ne posaient jamais ce genre de question.

— Ah non, je suis désolé. Je n'ai aucune clef à vous donner.

— Et comment on fait dans ces cas, alors ?

— Eh bien, si je peux me permettre, il ne vous reste plus qu'à les chercher. Votre mère les a sûrement laissées quelque part dans un tiroir, n'est-ce pas ?

En tout cas, chez les gens raisonnables, c'était ainsi que cela se passait.

Le notaire le confia à sa secrétaire et se hâta de regagner son bureau, refermant la porte derrière lui.

Tandis que l'assistante le raccompagnait le long des couloirs jusqu'à l'entrée de l'office notarial, Xavier songeait à la tâche qui l'attendait.

Cela lui pesait de devoir faire le tri dans l'appartement de ses parents, pour le vider avant de le vendre. Il appréhendait ce moment depuis lundi dernier, depuis que l'hôpital l'avait appelé au bureau pour lui annoncer le décès de sa mère.

Et maintenant il devait aussi y chercher la clef d'une maison dont il ignorait l'existence une heure plus tôt.

2. L'appartement

Dire que Xavier traversait une mauvaise passe était encore très largement en dessous de la réalité.

Tout avait commencé au printemps dernier, avec le départ soudain de Manon –

l'envie de voir ailleurs, avait-elle expliqué, après trois ans de vie commune. Puis un AVC avait emporté son père en août. Et quelques semaines après, c'était au tour de sa mère de tomber malade : cancer du foie, phase terminale, avaient diagnostiqué les médecins...

Et maintenant il se sentait perdu. Ivre comme un boxeur sonné...

La vie était une histoire de barques, avait-il lu un jour. Chacun sur la sienne au milieu du grand Océan... Au hasard des courants, on amarrait son esquif à celui des autres pour faire un bout de chemin ensemble. Parfois cela durait longtemps, parfois les vagues dénouaient les amarres, insidieusement ou brutalement, et chacun reprenait sa dérive solitaire.

Autant dire que son océan s'était quelque peu vidé, en l'espace de six mois...

Il se secoua, repoussa le journal de la veille qu'il feuilletait sans parvenir à se concentrer dessus. Il finit son café d'un trait et reposa la tasse en la cognant presque sur la table, comme s'il se vengeait sur elle de ses barques perdues.

Huit heures et demie ! Pas la peine d'avoir posé un jour de congé pour s'occuper du tri de l'appartement de ses parents si c'était pour traîner ici... Il se leva et alla se brosser les dents. Pas beau à voir, jugea-t-il en observant avec consternation ses cernes dans le miroir, ses traits tirés, ses yeux rougis, tandis qu'une trace de dentifrice dégoulinait sur son menton.

D'un geste pressé, il s'aspergea la figure d'eau froide et reposa la serviette sur le séchoir. En route !

Tout en insérant sa voiture dans le flot qui convergeait vers le périphérique, ses pensées dérivèrent vers la fameuse maison de Mountagat...

Sa mère ne parlait jamais de son enfance. Sujet tabou à la maison. « Il n'y a rien d'intéressant à dire », voilà la formule qu'elle lui opposait systématiquement. Est-ce que son père lui-même en savait davantage ? Il s'était toujours posé la question... Sa mère admettait seulement qu'elle venait « du Massif central ». Depuis hier, ce « Massif central » avait gagné un nom : Mountagat. Et Xavier y avait gagné une maison.

La veille, il avait consulté Internet : c'était un petit village dans le Périgord, à cinquante kilomètres de la préfecture. Dans les papiers que le notaire lui avait laissés, il avait appris que son grand-père était mort là-bas en 1987, quand il avait sept ans – qu'il ait eu un grand-père qu'il aurait pu connaître, cela aussi, il l'ignorait. C'était sûrement cet été qu'ils y avaient passé quelques jours, avec ses parents : ils avaient dû y descendre pour régler les problèmes de la succession. Cela expliquait l'ambiance pesante dont il se souvenait confusément lors de ce séjour.

Pour une fois, il trouva facilement une place à deux pas de l'immeuble. Dans le coffre de sa voiture, il récupéra quelques cartons vides, puis composa le digicode du hall d'entrée. L'ascenseur était occupé. Il décida de ne pas l'attendre et se lança à l'assaut des six volées de marches menant au troisième étage.

Il reprit son souffle sur le palier. Sa gorge était serrée tandis qu'il faisait jouer la serrure de l'appartement. Il déposa les clés sur le meuble de l'entrée en se retenant pour ne pas appeler, comme si ses parents étaient encore là. L'atmosphère de la pièce lui parut plus épaisse que d'habitude. Comme si sans plus d'occupants pour l'habiter et le brasser, l'air s'était figé dans une immobilité visqueuse.

Il se dépêcha d'ouvrir fenêtres et volets. Un instant, il observa la vie qui suivait son cours dans la rue – une dame élégante avec son chien, un taxi énervé, des feuilles emportées par le vent -, puis il se retourna et se mit au travail.

Toute la matinée, il tria et rangea tiroirs, placards, armoires, bibliothèques et autres buffets. C'était fou le nombre de meubles qu'un appartement pouvait contenir... Il sautait de l'un à l'autre sans s'arrêter, évitant de penser, en se concentrant sur le tri des rares objets de valeur – réelle ou sentimentale - qu'il désirait garder.

À treize heures, il n'avait toujours pas trouvé la clef de Mountagat.

S'accordant une pause, il descendit à la brasserie du coin de la rue.

L'ambiance du bistrot lui fit du bien. Une poche d'air frais après l'atmosphère pesante de l'appartement. Des rires, des discussions, de l'insouciance... Même les serveurs aux mines renfrognées, il trouva cela agréable. Partout ailleurs, la vie continuait. La promesse qu'un jour la sienne reprendrait aussi son cours, peut-être.

Tout en buvant son café, il sortit son portable et appela son chef.

— Benoît ?

— Ah, salut Xav ! Ça va, tu tiens le coup ?

— On fait aller.

— Ouais, je comprends... Dis, tu veux venir manger à la maison, ce soir ? Ça te changerait les idées !

Son chef, mais aussi son ami. Dix ans qu'ils se fréquentaient. Il savait qu'il pouvait compter sur lui.

— Non, c'est sympa, mais j'ai encore pas mal de trucs à régler. Dis-moi... Ça te gênerait, si je prenais quelques jours de vacances ? J'ai envie de descendre voir la baraque de ma mère, dans le Massif Central.

— Celle que t'étais même pas au courant qu'elle existait ?

— Ouais. Il faut que j'aille voir à quoi elle ressemble, quand même. C'est sans doute un truc tout pourri, mais bon...

— Bien sûr, pas de problème, mon vieux ! Prends le temps que tu veux, c'est calme en ce moment.

— Merci. De toute façon, je prendrai mon ordi avec moi. Je ferai un peu de télétravail, promis.

Xavier raccrocha en se demandant si son projet de voyage dans le Sud était une si bonne idée que cela, mais ce qui était sûr, c'était qu'il avait besoin de vacances...

Il régla l'addition et remonta à l'appartement. Aller dans la Massif Central, OK, mais s'il ne trouvait pas la clef...

Il soupira et s'attaqua aux meubles de la cuisine.

C'est là, une heure plus tard, dans le petit placard sous le four, qu'il découvrit la vieille boîte de fer-blanc. Elle était plaquée tout contre le mur, derrière un entrelacs de câbles de télé et de rallonges électriques.

C'était écrit dessus au marqueur noir : « Mountagat ».

Le cœur battant, il s'installa sur la table en formica pour l'ouvrir.

À l'intérieur, des factures d'électricité, des échéanciers d'assurance, des avis d'imposition et un contrat d'eau qui portaient tous la même adresse : « Route des anciens moulins, Mountagat ».

Tout en bas de la pile, un vieux contrat à l'en-tête d'une agence immobilière, l'Agence des Causses. La date – 5 juillet 1987 – avait été apposée de travers sur la première page par un tampon-encreur. L'agence s'y engageait à entretenir et à mettre en location saisonnière une propriété située à Mountagat que le texte désignait sous le nom de « Bougeterre ». À la dernière page, sa mère avait signé.

Xavier releva la tête, surpris. « Bougeterre » ? Il se répéta plusieurs fois le mot, Bougeterre, Bougeterre, comme pour en trouver le goût, les arômes. Une maison avec un nom ?

Pensif, il posa les documents sur la table et vérifia le fond de la boîte. Il y avait bien une clef, oui, mais pas celle d'une porte d'entrée. Plutôt celle d'une porte intérieure, jugea-t-il avec déception.

Et rien d'autre...

Vaguement contrarié, il remit tout en place et rangea la boîte avec les affaires à ramener chez lui.

En fin d'après-midi, trois allers-retours furent nécessaires pour descendre les cartons dans la voiture, avec la rambarde de l'escalier étroit qui menaçait de se desceller à chaque fois qu'il lui donnait un coup de coude.

Ensuite, fermer les volets et les fenêtres, couper l'arrivée d'eau et déclencher le disjoncteur. La gorge serrée, il regarda une dernière fois l'appartement. Grand, lumineux, bien placé... Il en tirerait sûrement un bon prix.

Sur Internet, il avait trouvé une agence qui s'occupait de tout. Pour les types pressés comme lui, elle se chargeait de vendre ce qui pouvait se vendre – moitié pour elle, moitié pour lui – se débarrassait du reste et trouvait ensuite un acquéreur.

Demain, il la contacterait. Son équipe viendrait et viderait l'appartement. Une tornade bien organisée, qui effacerait des années que l'on avait crues éternelles. Parce que c'était ce que la mort était : une tornade. On passait sa vie à ne pas entendre les alertes météo, mais un jour elle vous tombait dessus, et ne restaient de vous que les lambeaux de vie que vous aviez su confier à la mémoire aux autres.

3. Veille de départ

Son ordinateur lui avait appris que l'Agence des Causses existait toujours. Elle avait seulement gagné deux chiffres supplémentaires sur ses coordonnées téléphoniques, et un site Internet sur lequel s'exposaient des bâtisses somptueuses avec des piscines lovées au milieu des pins parasols.

Lorsque Xavier téléphona, il s'attendait à devoir expliquer longuement l'objet de son appel. Pourtant, la secrétaire sembla comprendre du premier coup. L'ordre de patienter, une musique d'attente, et une voix nouvelle qui reprenait le combiné.

— Ah, Monsieur Lacaze, cela faisait longtemps ! dit un homme exagérément jovial. Comment allez-vous ? J'ai surtout eu votre femme, ces derniers temps...

— Euh, je ne suis pas Monsieur Lacaze. Enfin, si, mais je suis son fils. Xavier Lacaze... Malheureusement, mon père est décédé. Il y a deux ans, déjà. Et ma mère la semaine dernière.

Son annonce provoqua un instant de flottement – la mort n'était pas un sujet que l'on pouvait déposer comme ça, impunément, au beau milieu d'une conversation. Puis son interlocuteur retrouva son aplomb. Après les condoléances d'usage, il s'enquit de l'objet de son appel. Oui, oui, c'étaient bien eux qui conservaient les clefs de Bougeterre, et même en deux exemplaires. Ses parents n'avaient pas voulu en garder un jeu. Pourquoi ? Ah, ça, les clients étaient libres de l'agir comme ils l'entendaient... Enfin, l'important était qu'ils